

Réseau «Travail scolaire pour garçons»

Ni superman ni rambo

En Suisse alémanique, le Réseau «Travail scolaire pour garçons» intervient dans les classes et propose des modèles positifs aux garçons.

ILS sont plus bruyants, moins tranquilles, plus agressifs. C'est un fait, à l'école, les garçons causent plus de problèmes que les filles. Les garçons dérangent davantage durant les cours, ont de moins bons résultats scolaires et se retrouvent plus nombreux dans les classes spéciales. Derrière ces «garçons à problèmes», se cachent les problèmes des garçons. Et ces problèmes empêchent ces derniers de réaliser leur potentiel et de vivre pleinement leurs qualités spécifiques.

Et le côté doux?

Face à ce constat, un groupe d'hommes décide en 2000 de créer en Suisse alémanique le «Réseau travail scolaire pour garçons» dans l'idée que davantage d'hommes s'engagent dans l'éducation et proposent des modèles positifs aux garçons. Un des membres fondateurs de ce réseau, l'Américain Ron Halbright évoque son expérience personnelle: «Personne ne m'avait appris à gérer mes sentiments, mon côté «doux». J'ai dû l'apprendre tout seul. Il m'a fallu une bonne dizaine d'années pour y arriver. Mais aujourd'hui, ce processus ne nécessite pas autant de temps parce que davantage d'hommes y sont impliqués».

Actif dans les écoles alémaniques, ce réseau a pour philosophie de transmettre aux garçons une image de soi empreinte de joie de vivre qui les rend aptes à affronter la vie et qui remplace

les stéréotypes masculins habituels. Il entend avant tout mettre en valeur leurs ressources et leurs aptitudes plutôt que d'accentuer les problèmes qu'ils créent. Lors des activités organisées par le réseau, les garçons sont amenés à remettre en question les idéaux masculins violents et s'entraînent à la résolution non-violente des conflits.

Les activités du réseau permettent aux garçons de diversifier leurs attitudes et d'élargir leurs possibilités de perception et de comportement. Les intervenants s'adressent à eux d'une manière globale, en s'intéressant aussi à leurs côtés cachés et calmes. Et surtout: les garçons sont acceptés tels qu'ils sont, même si on ne les comprend pas toujours. Les conséquences sont positives pour les garçons, pour les filles et pour les relations des genres entre eux.

Et chez nous? Il semble qu'en Suisse romande, la priorité vise avant tout à promouvoir l'égalité des genres et l'environnement mixte. Même s'il existe de manière informelle au travers du sport ou dans des lieux extrascolaires, le travail pédagogique spécifique auprès des garçons n'est pas encore instauré comme en Suisse alémanique, – peut-être par crainte, infondée si l'on en croit l'expérience de nos voisins, de diviser les genres et de retourner à un système archaïque. *Françoise Taillens*

Site: www.nwsb.ch, contact: nwsb@gmx.net

Ron Halbright

«Les pleurs d'Alex Frei, un espoir»

Pour Ron Halbright, fondateur du Réseau travail scolaire pour garçons, pleurer est une voie d'accès à la douceur et à la sensibilité masculine. De nombreux problèmes qu'ont – ou font – les garçons, par exemple les comportements à risque ou violents, résultent de leur difficulté à accéder à leurs émotions.

Soins infirmiers: Comment votre intervention agit-elle sur les garçons?

Ron Halbright: Lors de nos activités dans les écoles, nous essayons de lancer la réflexion sur la masculinité. Le comportement «masculin» est marqué par l'incapacité de gérer sa propre tristesse et ses blessures, par le refus d'aller chercher de l'aide, par l'idée du héros libre et solitaire qui n'a de valeur que dans l'action et la victoire. Et cela commence tôt.

J'ai parlé avec des centaines d'hommes sur leur «biographie des larmes». La grande majorité a arrêté de pleurer à l'école primaire. Les hommes endurent leur cœur. Si l'on ne laisse pas la tristesse s'exprimer, elle est souvent anesthésiée, par exemple avec de l'alcool. Si tous les sentiments sont réprimés, on a besoin de prendre des risques pour ressentir quelque chose. Tout semble ennuyeux et les jeunes inventent des jeux périlleux. Nous essayons de proposer des alternatives positives, par exemple sur la manière d'avoir des poussées d'adrénaline sans se mettre en danger.

Par chance, les temps changent dans notre sens. Le fait que le footballeur Alex Frei ait pleuré en public, nous donne de l'espoir. Un homme fort, un héros, qui pleure, c'est nouveau, un signe positif. Et personne ne s'est moqué de lui. Mais personne ne l'a pris dans ses bras et consolé en public. Les femmes auraient plutôt eu tendance à le faire. Les hommes n'en sont pas encore là. *(mb)*

L'interview intégral de Ron Halbright est publiée en allemand en page 14.

